

# Le Mormont

**Bertil Galland**

**Georges Duplain et Ernest Manganel**

**La Sarraz - Château du Milieu du Monde**

**Editions du Verseau – Lausanne**

**1972**

Le Jura passe à l'horizon comme un train sage, mais un wagon de calcaire jaune s'est détaché. Il s'est mis de travers. Par cet accident géologique, le Mormont, placé à l'équerre, est devenu l'exacte limite entre notre nord et notre sud. La Venoge et la plaine de l'Orbe alignent leurs rigoles et leurs bas-fonds, du Léman lumineux aux lacs de l'Aar. Des routes romaines y ont passé, et des péniches chargées de fûts de La Côte, et maintenant encore y glissent les express gris-vert de Zurich et de Bâle. Or toutes ces circulations, toutes les aisances de la platitude sont venues buter contre le Mormont, barrage haut de cent cinquante mètres, maquis de trois ou quatre kilomètres de long, où le regard cherche longtemps comment on le franchit.

A l'exemple de promeneurs amis, ceux que j'ai vus, ceux que j'ai lus, j'ai médité souvent au pied du Moulin Bornu, devant l'étang qu'ombragent des sapins de pension-famille. Une branche sèche est jetée parmi les truites et le courant la pousse contre le flanc arqué du bassin: vers quelle porte? Le Nozon clair, et bien modeste au fond pour une rivière qui prétend départager les civilisations, le Nozon balance par vaguelettes et jeux d'algues entre ses bouches carrées qui béent. On se penche sur la barrière. Où voguera la baguette? vers le Rhône? vers le Rhin? Elle flotte sans hâte, et parfois rate son départ et revient en arrière à la recherche d'une impulsion nouvelle. Chacun reconnaît ici l'hésitation de nos esprits entre l'Europe hercynienne et la Méditerranée d'Ulysse. Lieu gros de nos échecs, dans la fausse subtilité de son tournoiement inconclusif et lent, mais lieu de notre équilibre si nous nous fortifions à la vue d'eaux claires distribuées dans la simplicité et la fraîcheur fine.

Chacun connaît ce «milieu du monde»-là. J'ai mis du temps à découvrir l'autre, tout à côté, ou le même, en bosse au lieu d'être en creux: le Mormont. Il y a plus de vigueur dans le choix qu'il impose. Le Nozon qui descendait vers le sud est rejeté par lui vers l'Orbe et le nord; le filet d'eau que le Moulin Bornu envoie néanmoins au Léman, sous les saules d'argent et par l'étranglement de l'ancienne tannerie, n'est guère qu'un geste, tout juste bon à l'élevage des alevins dans le crissement des roseaux et le zéaiement des taons mordeurs. La Venoge, elle, serait allée au Rhin, fouettée par l'ingestion du Veyron à la Tine de Conflens, si le Mormont ne lui avait imposé d'un coup de flanc le demi-tour et le Midi. Voilà qui est donc vivement réglé. Mais considérez que notre mont mitoyen, s'il tranche sèchement entre le nord et le sud, établit une communication secrète entre l'ouest et l'est. D'un côté, le Jura; de l'autre, le dos boisé du Gros de Vaud. Entre eux, les vallées passantes que nous avons vues. Or que fait le Mormont? Il prolonge la garrigue sécharde du piémont jurassien, tressillante de levrauts, de chevreuils et de sangliers, fleurie d'anémones pulsatilles et d'orchidées entre les bancs de roches, et par son éperon suspendu au-dessus des prairies humides, des villages et des usines, il crée un pont de sauvagerie qui va s'enfouir clans les fayards du Gros de Vaud. Quel bastion, au cœur d'une géographie de gibiers et de plantes rares! Il garantit une continuité buissonnante entre les joux de Moiry, les buis de La Sarraz, le canyon foisonnant du Nozon et, de l'autre côté, les sapinières de Daillens, les bois d'Oulens et le long cours cryptique du

Talent. Il cache les renards qui descendent, la nuit venue, parmi les balais de chênes et se hâtent à pas de velours vers Bavois, et le monde spongieux des marais: cachés dans les aunes et les saules, les colverts caquettent, le grèbe plonge, inquiet, et des familles de hérons, le long des canaux de drainage, dressent leurs fins cous gris.

La plaine de l'Orbe vient mourir en plusieurs criques contre les flancs nord du Mormont. Longtemps on y accéda par une route campagnarde signalée par un grand ormeau ; entre ses racines, on peut recueillir les pelotes de poils crachées par les hulottes. Le lieu était désert, le plus souvent, au point qu'on débouchait, au pas de promenade, dans un tout autre siècle. Celui de Senancour, peut-être, lorsque apparaissait, dans l'anfractuosité des pentes abruptes, parmi les pins et sous les glands, la vieille bâtisse grise et carrée d'Entreroches. J'aimais m'arrêter longuement devant son jardin de roses en buissons, de salades montées, de fraises, de bordures de buis à l'abandon devant son poulailler désert. J'ai goûté l'ombre de ses arbres énormes, un tilleul de plusieurs siècles et deux platanes boursouflés comme des baobabs, fendus, soutenus à l'article de la mort par diverses poutres, et poussant chaque printemps de nouvelles feuilles miraculées. Dans cette cour entourée de forêts, l'air est bruissant d'abeilles ; un surplomb de falaises grises crée une angoisse qu'apaise aussitôt, si l'on tourne la tête, la vue de la plaine, comme le battement extrême d'une mer dans l'échancrure des collines.

On perçoit ici une forte mélancolie et un appel. Dans la pinède et l'herbe coupante, sous la paroi calcaire, s'enfonce un couloir. Senancour? Plutôt la Belle au Bois Dormant ou le seigneur oublié d'une principauté asiatique ! La dérélition et le tournoiement rêveur ont épargné à ce pays les sentiers nettement tracés. C'est pourquoi, une fois de plus, j'hésite, et pour m'assurer du bon chemin je fais le tour de la vieille maison. Finis les croulements bleutés de la glycine, autour des fenêtres. Je trouve un petit garçon assis dans le sable avec ses jouets rouges. Surprise: quelqu'un vit donc ici, et pour combien de temps encore en cette paix? Il est bien vrai que tout est menacé puisque la mère en tablier, jeune encore, se tient maintenant debout devant moi. le bras tendu vers un contrefort de la colline: «La route passera là, dans ces pins, par-dessus le second tunnel. Elle coupera la vue vers la plaine car elle descendra par un viaduc en pente, en direction d'Orny et de Pompaples. C'est curieux, quand même, qu'on ait laissé faire. Mais qu'importe! nous partirons bientôt avec les pensionnaires. Ils sont déjà venus piqueter. C'est triste».

Je m'enfonce dès lors entre les arbres et les rochers, et bientôt, près d'une cabane de cheminots, je me trouve entre deux tunnels. Où suis-je? La gorge humide, où les mouches piquent, pénètre dans le flanc sec du Mormont. Le dais des hautes futaies se ferme au-dessus de ma tête, les parois rocheuses se rapprochent et j'avance dans un crépuscule verdâtre. Les pieds foulent la prêle et l'ortie. Ils s'enfoncent maintenant dans la boue. Où est le maquis? Voici les miasmes de la jungle! Tout à coup, la trace que je suivais comme un sentier se métamorphose en voie royale et fangeuse entre deux hauts murs de moellons noirs splendidement appareillés. Un canal enfoui ! J'ai retrouvé Angkor, la mousse sur les pierres, l'architecture attaquée par des racines-serpents. Personne. Un merle gratte les feuilles pourries. Pas d'écriteaux. de guides, de parcours prescrits, de notices imprimées sur aluminium. Rien. Une voie fluviale, par où l'on navigua du Rhône au Rhin jusqu'en 1829, achève de s'enliser, de perdre ses anneaux de fer forgé, de s'e-bouler sous la poussée des pentes. Durant deux siècles, ou presque, des péniches de bois se sont faufilees dans l'ombre de ce canyon.

Je ne sais si les géologues ont jamais expliqué pour quoi le Mormont est coupé de telles failles. Celle du canal n'est pas la seule, en effet. Une autre constitue le défilé de La Sarraz, où coule le ru que nous avons vu, le bâtard du Nozon, mais où passent aussi la route et le train de Vallorbe qui doit s'effacer dans un tunnel, sous la route, tant la place manque. Le château

construit dans ce défilé, s'appuyait au Mormont comme à une gigantesque muraille naturelle qui concentrait tout le trafic vers ses portes et ses péages. A défaut de plomb en fusion, les vieilles tours de La Sarraz déversent du fumier au bord de la grand-route, par un tremplin olympique. Juste en face se détache du carrefour un chemin qui bien vite, pour la joie du promeneur, devient blond et pulvérulent, et permet de gagner la croupe de la colline. Mais avant les champs et les maquis, il faut s'arrêter au cimetière, après le premier virage entre de hauts murs de pierre. On s'incline sur les tombes des Gin-gins-La Sarra, encloses d'une barrière basse et rouillée. Mais divaguez aussi dans la fraîcheur des tilleuls, au hasard, parmi les morts de tous les jours. «A notre cher papa Henri Moinat. Tu ne reviendras plus vers nous, mais nous, nous irons vers toi». Dans le marbre, un soleil géométrique se couche derrière un chêne. J'ai longtemps imaginé le sort de ces abandonnés, avant d'apprendre à quel point avait été ressenti par toute la contrée le deuil des jeunes orphelines déjà privées de mère et perdant un père exemplaire. Je marche encore. Je salue un Fritz Braillard réduit au silence. Un petit Maurice Lavanchy enlevé à neuf ans. Ainsi revient-on, d'un mouvement tournant et de larme en larme, vers la concession historique des Gingins. Les tombes armoriées, de pierre et non de marbre, ont une noblesse qui n'a pas empêché les passants de marcher dessus. Plusieurs d'entre elles, usées, sont difficiles à lire. Les titres étaient impressionnants : un général commandeur de St Georges et Ste Anne, un docteur en philosophie officier de l'ordre des SS. Maurice et Lazare, décédé à Lausanne en 1865 à l'âge de 72 ans. Ce qui me plaît plus que tout, ce sont les prénoms des défunt(e)s : Alexie de Mandrot, née de Gingins-La Sarra ; Hydeline, baronne de Gingins, née Seigneux ; Frédérique, née de Rovérea, et décédée à Naples, en 1840, à l'âge de 50 ans. Et où donc est né Mariano Alonso? A Bilbao peut-être? C'est l'un des morts les plus récents du cimetière. J'ai vu son crucifix de cuivre sur le bois verni. 1927 -1972. Peut-être un ouvrier de La Sarraz qu'on voyait piocher sur la route, ou le machiniste de la gravière qui a reçu un rocher sur la tête à l'âge de 45 ans. J'ignore tout de sa destinée. Je m'incline sur sa dépouille déposée sur la poupe du Mormont, entre le nord et le sud. Je suis ressorti par le portail noir du fond. La colline ressemble bien, ici, au pont d'un navire. Les champs et les prairies dominent le pays de haut, mais pas comme un balcon d'où le regard est précipité vers l'avant. Comme la vigie, on guette ici de tous côtés. A bâbord, la plaine de l'Orbe qui file jusqu'à la Flandre lointaine, où les peupliers ombragent les maraîchers. Tout près on peut voir au contraire les criques vierges du plat-pays contre les flancs boisés du Mormont qui dévalent sauvagement. A tribord, le pays de la Venoge. Sous les pentes de blé, les saules alignés signalent la rivière invisible. Derrière nous, le Jura comme un long rideau calme et protecteur, et les plateaux qui penchent à ses pieds vers La Sarraz, et la petite ville elle-même, avec ses maisons en tranches, ses serres, les clochetons du cinéma baroque et blanc, les mots Pâtisserie-Boulangerie peints en lettres immenses sur une paroi aveugle. Des petits jardins en surplomb, des lessives, et une cour d'école comme on semble les vouloir aujourd'hui : un désert d'asphalte, sinistre entre de hautes grilles. Devant nous, au-delà des champs et de la garrigue, le Gros de Vaud, qu'on peut suivre jusqu'à son promontoire ultime, tout au fond de la plaine de l'Orbe, près d'Yverdon, comme un cap marin net et subtil contre l'horizon. Je m'étonne toujours de me trouver seul sur cette terrasse prodigieuse. Les Bernois l'avaient entretenue comme un signal. C'est le milieu d'un monde dont rien ne trouble la contemplation, ni barrières, ni trafic, pas la moindre maison, si l'on excepte la pointe d'une petite tour incongrue, bâtie récemment en dépit d'une interdiction communale un jour qu'un juge de recours était distrait. Mais laissons les buissons de ronces et de noisettes tirer un rideau charitable sur l'affaire de la Birette. La route caillouteuse monte encore. Elle se perd dans un labyrinthe bocager. Le chêne, le frêne et l'aubépine enserrent des pâturages confidentiels. Bientôt, le maquis achève d'envahir toute la colline; on l'abat pourtant par quartiers, ici et là, pour y planter des épicéas et des mélèzes. Ces futurs sapins encolonnés m'attristent. Mais il est vrai que partout ailleurs la rouvraie maigrichonne n'enrichit pas les municipalités. Le sol est couvert de lierre. Les sentiers se perdent entre les troncs minces et serrés qui empêchent de voir quelques

chênes magnifiques. Je découvre soudain des escaliers dans le calcaire qui affleure. Je l'escalade et me voici au sommet. 640 mètres au-dessus de la mer. Les ronces et les églantiers, mêlés aux alisiers et aux chênes buissonnants, isolent un poste de commandement, une cellule de moine, avec un banc, simple planche jetée entre deux pierres, des traces de feux, des papillons roux, des fuites d'oiseaux. On domine l'impénétrable et le chuintant. Les taillis bouclés ont fait disparaître les maisons, les routes, les hommes.

De ce point, vous pouvez vous enfoncer dans la garrigue en toute direction. Si vous descendez vers le nord, vous glisserez sur des rochers moussus, et pour peu que vous surviviez à la jungle et aux dérupitations, vous aboutirez aux baobabs de tout à l'heure. A l'ouest, on dégringole dans une faille moins profonde que les autres, mais qui a son secret : elle est peuplée de chamois. Elle débouche sur la carrière. Une usine de ciment exploite les hautes parois ocre du Mormont, qui peu à peu reculent. On doit avoir songé, ainsi que maintes nouvelles constructions le suggèrent, à digérer progressivement la colline entière. Mais l'Etat a fixé les limites extrêmes de l'entaille, et nous serions bien inspirés, dans les années qui viennent, de veiller au respect de cette prescription. Les géologues, eux, n'aiment rien tant qu'un front de taille. Le paysage brutalement mis à nu avoue parfois ses origines. Dans certaines cavités remplies d'argile rouge, on reconnaît l'oxyde de fer que recherchaient les sidérurgistes qui furent actifs, dans la région, quatre siècles déjà avant Jésus-Christ. Des fragments d'os ont montré que ces dépôts datent du début de l'ère tertiaire. Voici soixante millions d'années, un paysage rougeâtre rappelait ici les savanes du Niger. Les souvenirs précis de ce temps sont des ossements de pachydermes, de lézards, de crocodiles, et même d'un ancêtre de la gazelle. Plus tard, le climat du Groenland a remplacé celui de l'Afrique. On trouve sur le Mormont des dalles polies par les glaciers.

Je suis redescendu à La Sarraz et j'ai longé le pied de la colline. Du côté d'Eclépens, la voie ferrée de Vallorbe et les villas n'ont pas fait disparaître un dernier lambeau de vigne. On marche. Les hirondelles virevoltent. Ainsi gagne-t-on par le bas l'usine de ciment. Les parois calcaires, jaunes et rousses avec intensité, sont belles. Les citernes d'aluminium, plus loin, le sont moins. Un chien veille sur les substances explosives, mâle méchant et noir qui court librement, les oreilles dressées, derrière les grilles. On est soulagé de parvenir à la gare d'Eclépens.

Il faut s'y arrêter, comme les camionneurs qui, chaque midi, alignent leurs Mercedes et leurs Volvo sous le gros marronnier. On paie le menu ouvrier cinq francs ronds, avec de la soupe, des laitues savoureuses, du lard et du saucisson. Si on mange et boit son coup à la table de mosaïque, devant la porte d'entrée, on peut voir le train d'Yverdon disparaître derrière le bâtiment de la gare, avalé par le tunnel. Cette place, accotée aux pentes boisées de la colline, a son importance et son charme malgré la poussière et les poids lourds. Sur tout le pourtour du Mormont, il n'y a guère de lieu plus actif. L'usine est derrière, cachée par le café. Les CFF sont devant, dans le recueillement d'une gare aux murs jaunâtres. On reconstruit le passage sous-voie de la route d'Oulens. Les maîtres d'état arrivent dans leurs Opel, les techniciens dans leurs bus VW, mais c'est un cul-de-sac, cette gare, et les automobilistes les plus tenaillés par leurs affaires doivent s'arrêter. Les camions de ciment frais vrombissent et font halte. Des perforatrices pétaradent, mais sur le coup de midi elles se taisent et vous offrent la paix. Les vibreurs suspendent leurs trépidations. Je suis assis sous un parasol bleu de la pinte, et je médite sur ce coin, entreprenant et serein, travailleur et schubertien. Je connais une gravure ancienne qui montre, en ces lieux mêmes, ce double caractère, cet équilibre spécifique du trafic continental et du bonheur enraciné. On voit, sur cette image, le canal des environs de 1800, le café (qui doit être à peu près le mien) où les bateliers s'attablaient jusqu'à l'ouverture de l'écluse. Etape du Rhône au Rhin. Temps de boire un pichet de blanc. Tout à côté, le canal s'enfonçait dans le canyon où l'avait précédé une route romaine, la Vy de l'Etraz entre Milan et Paris, qui égrenait, dans la fraîcheur du défilé, des voyageurs surpris par ces parois crues au point qu'ils ont perdu beaucoup de pièces de monnaie, recueillies pieusement par les archéologues d'aujourd'hui. Je paie et je me lève à



l'instant où se jette dans le tunnel, derrière la gare, l'express de Bâle et de Copenhague. Tout près d'ici va passer, dans peu de temps, la nouvelle route de Vallorbe qui est aussi celle de Paris. Pour la première fois, le Mormont ne sera franchi ni par-dessous, ni par les failles, mais par une montée sur la croupe et une descente en biais de l'autre côté. J'ai achevé ma promenade par ces pâturages clos de noisetiers et de chênes, toujours eux. J'ai foulé une dernière fois les plaques de calcaire qui crèvent l'herbe. J'ai vu pointer les piquets de la route future. On marche ici dans une enclave de la Provence. Reviendrai-je par les hauts dominant les ruines du canal, jusqu'à la vieille ferme d'Entreroches où les bateliers payaient leur dû à Leurs Excellences et aux éclusiers, après une journée entière dévolue à la traversée difficile du Mormont? Non. Je tourne à droite. Je quitterai le maquis sec des pulsatilles pour les sous-bois où, chaque printemps, mille jonquilles éclatent. Leur feu est éteint : c'est l'été. Je trouverai la Tilérie dans sa solitude. Une ferme. Un domaine dans la clairière en pente. Des pommiers contre les bois. J'y suis monté si souvent, au temps des jonquilles ou dans l'automne doux des fruits acides, quand les cloches lentes du bétail tintent dans le verger.

Je pense aux saisons. Je marche. Une buse s'est perchée sur un piquet. Mais quand j'arrive à la ferme, je perçois au sol souple et à la lisière de hêtres que j'ai quitté le Mormont. La garrigue a disparu. Voici la forêt, la vraie. Le Jura, sans que j'y prenne garde, a donné la main au Jorat. C'est peu de chose d'hésiter au milieu du monde entre le Nozon et la Venoge, à côté de mon désarroi, quand ici je regarde à l'est, à l'ouest, vers tout ce que j'aime, sans plus savoir où porter mes pas.

## La maison d'Entreroches



## Les vieux murs du canal

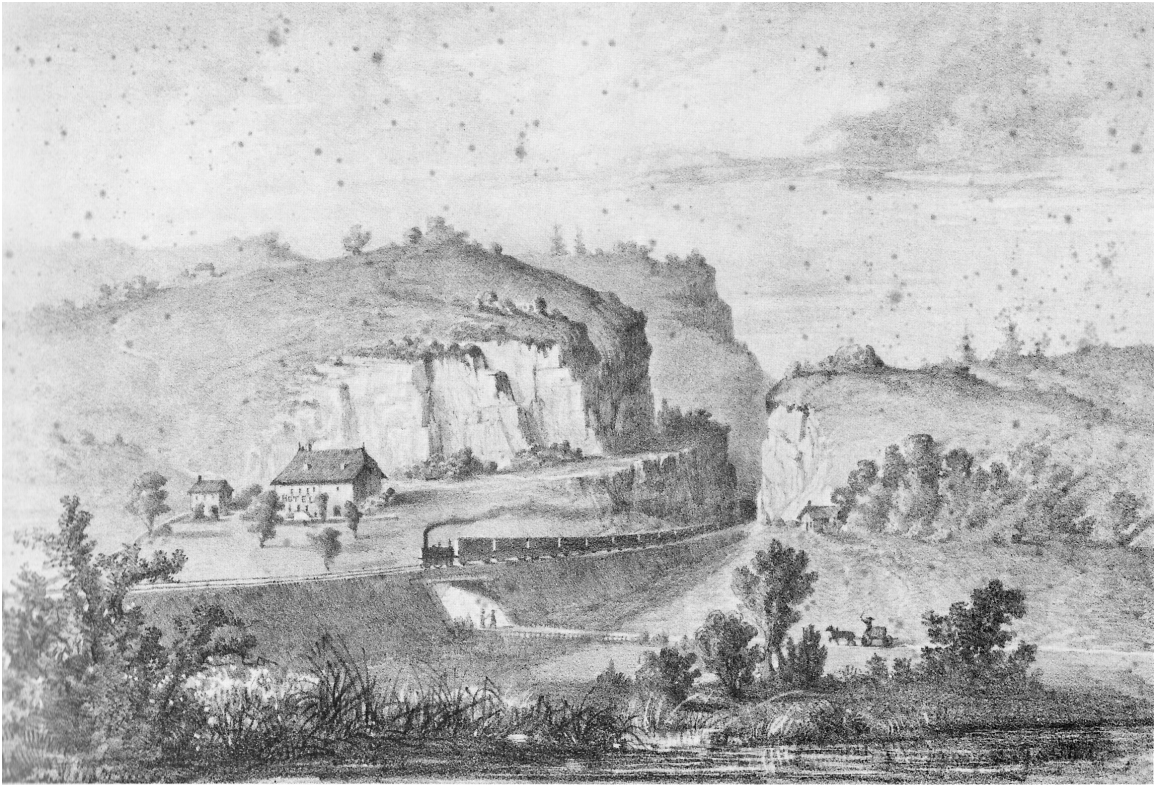




**La Sarraz vue du Mauremont**  
**Peinture d'auteur inconnu vers 1720**



## Tunnel et hôtel de Mauremont



TUNEL & HÔTEL DE MAUREMONT.

**L'orage**  
**Gravure de Pietro Sarto**

